

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Mme Françoise Chandernagor
(séance du lundi 10 octobre 2005)

Alain Plantey : Le meilleur romancier n'est-il pas l'homme d'Etat qui vit sa vie comme un roman et toutes les péripéties de celle-ci avec passion ?

*
* *

Gabriel de Broglie : Votre communication s'inscrit dans la continuité d'un colloque consacré au thème « Histoire et roman » que nous avons organisé ensemble il y a quelque temps à la Fondation Singer-Polignac. Au cours de cette journée de réflexion, les intervenants s'étaient attachés à caractériser deux continents séparés : l'histoire, avec toute sa grandeur et sa majesté, et le roman, avec son éclat et ses règles. Il était apparu qu'un grand espace séparait les deux continents, espace sur lequel les intervenants n'avaient pas été prolixes. Nous en avons conclu qu'il conviendrait à l'avenir de traiter le sujet délaissé, celui du roman historique. C'est cette lacune que vous venez de combler magnifiquement.

Vous avez fort bien décrit les frontières entre le roman historique et le « roman roman ». Que pourriez-vous dire des frontières entre le roman historique et l'histoire ? N'y-a-t-il pas des zones quelque peu indéterminées et mouvantes comme, par exemple, la science-fiction ou encore l'histoire-fiction ?

Ne constatez-vous pas que les romanciers actuels marquent une certaine désaffection à l'égard du « roman roman » et, au contraire, une forte propension à intégrer des matériaux historiques dans le roman ? Je pense, par exemple, à Daniel Rondeau, à Bruno Racine, à Marc Lambron, à Rambaud, à vous-même...

*
* *

Bertrand Saint-Sernin : Permettez-moi de vous interroger sur la place que tient le roman respectivement dans la littérature anglaise, dans la littérature allemande et dans la nôtre. Le rôle que joue le roman dans la reconstitution de l'esprit d'une époque n'est en effet peut-être pas ressenti de la même façon, par exemple, dans la culture française et dans la culture anglaise, où un Premier ministre tel Disraeli a écrit au moins deux romans sociaux. Un autre exemple est l'époque de l'Apartheid durant laquelle on trouvait normal de s'informer sur la vie en Afrique du Sud à travers les romans. Je me demande du reste si un roman de Conrad comme *Nostramo*, qui reconstitue une sorte de pays imaginaire d'Amérique latine, peut être considéré comme un roman historique. Et si c'est le cas, cela ne tient-il pas au fait que les grands romanciers arrivent soit à reconstituer une série d'invariants du comportement humain, soit à effectuer une plongée profonde dans la sensibilité d'une époque ?

Ma deuxième question porte sur le problème du dialogue, problème que vous avez qualifié de difficile en ce qui concerne le roman historique. Mais que penser des dialogues de Shakespeare quand, par exemple, Cinna, dans *Jules César*, dit : « Je suis Cinna, le poète » et que quelqu'un dans la foule s'exclame : « Qu'on le tue pour ses mauvais vers ! » ? Que penser encore quand Simone Weil nous dit qu'*Antigone* peut être transposée et rester parfaitement compréhensible aujourd'hui ? Qu'est-ce qui fait que ce type de dialogue peut traverser les siècles ?

Ma troisième question porte sur la littérature allemande et plus particulièrement sur le *Doktor Faustus* de Thomas Mann. Dans *Die Entstehung des Doktor Faustus*, Thomas Mann indique qu'il a voulu décrire la montée du nazisme en Allemagne à travers l'histoire d'un musicien.

Cette transposition signifie-t-elle que la grande histoire politique soit entièrement lisible dans l'histoire intime et rapprochée de quelques personnages ou bien faut-il garder une sorte de distance entre la grande histoire et l'histoire quotidienne des hommes ?

*
* *

Alain Besançon : Hier, je tombai sur une phrase de Mark Twain disant que les Confédérés, les Sudistes, avaient trop lu Walter Scott. S'ils ont trop lu Walter Scott, c'est parce qu'ils se sont imaginé qu'eux-mêmes représentaient les « cavaliers » et les gens du Nord les « têtes rondes ». On voit là que le roman historique a joué le même rôle qu'Augustin Thierry ou Boulainvilliers, en purs historiens, à propos des Gaulois et des Germains.

Ma deuxième remarque porte sur les livres d'histoire qui intercalent des dialogues inventés. Quand il s'agit d'histoire sérieuse, l'introduction de dialogues inventés déclassent le livre. Et pourtant, les premiers livres d'histoire, qu'il s'agisse de Thucydide, Tite-Live ou César, exposent tous des situations à travers des dialogues qui sont donnés pour authentiques alors qu'ils sont manifestement inventés. De même, parmi les quatre Evangiles, il y en est , comme celui de Saint Marc, qui sont construits sur une description presque « behaviouriste » des actions du Christ ; par contre l'Evangile de Saint Jean est construit sur une série de grands discours qui sont placés dans la bouche du Christ.

« Tout est consommé ! » Cela signifie que tout se termine par la mort. Pourtant, la plupart des romans historiques – comme par exemple ceux de Tolstoï – se terminent, en simplifiant un peu, par « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants », ce qui annule le sentiment de mélancolie et fait triompher une sorte de vie au présent.

L'Allée du Roi et *La Chambre* sont peut être vos deux ouvrages qui m'ont le plus séduit. *L'Allée du Roi* tombe plutôt du côté roman. Certes, vous reconstituez extraordinairement l'esprit d'une époque, mais il y a deux personnages pleinement romanesques, deux « caractères » Mme de Maintenon et Louis XIV. *La Chambre* me semble au contraire tomber du côté histoire. Le pathos de ce livre est en effet l'horreur de l'histoire. C'est un livre difficile à lire tant est grande l'acuité avec laquelle vous nous représentez le meurtre de cet enfant par un mécanisme anonyme sur un fond d'histoire tragique.

*
* *

Henri Amouroux : Permettez-moi de vous poser des questions sur votre expérience. D'abord, comment choisissez-vous un sujet ? Est-ce par une illumination ou est-ce à la suite d'une longue promenade autour d'un thème ?

Y a-t-il des sujets que vous avez abandonnés en chemin ?

Vivez-vous avec vos personnages jusqu'à en parler comme s'ils étaient des personnages familiers ?

Ne pensez-vous pas qu'il y a des romans historiques qui sont trop historiques ? Il y a une quarantaine d'années, j'avais beaucoup aimé *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains. J'ai voulu le relire récemment, mais à l'exception de *Prélude à Verdun* et *Verdun*, j'ai trouvé l'ouvrage illisible car les personnages, pour moi, ne représentent aujourd'hui plus rien.

Enfin, ne croyez-vous pas que l'histoire en soi est porteuse de romans ? Elle est comme un bassin rempli de poissons dans lequel il suffit de plonger les bras pour attraper un beau sujet. L'histoire est, à mon sens, un roman permanent.

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : Peut-on espérer une biographie de Mme de Maintenon grâce à l'usage que vous avez su faire de sa correspondance presque inconnue de la plupart des lecteurs ? En revanche, lorsque vous citez Saint-Simon, sans guillemets puisque c'est la règle du jeu, on sentait davantage quelque chose d'un peu moins naturel, ce qui ne diminue en rien la valeur de votre ouvrage.

Comme roman historique, je citerai les *Chroniques italiennes* de Stendhal qui, me semble-t-il, est assez fidèle à la réalité d'un XVI^e siècle ou parfois d'un XIX^e siècle italiens. *Lucien Leuwen* et *Lamiel*, romans historiques considérés comme mineurs, sont des romans qui nous apportent aujourd'hui beaucoup sur la politique française sous la Restauration et la Monarchie de Juillet.

Enfin, le cinéma, comme dans *Le septième sceau* de Bergman, donne pour méthode pour recréer un passé d'utiliser des éléments inchangés tels la mer, la montagne ou la forêt.

*
* *

Marianne Bastid-Bruguière : Quel est à votre avis la part de l'histoire dans le succès d'un roman historique et, en particulier, dans le succès qu'ont rencontré vos deux grands romans historiques ? L'essentiel du succès ne tient-il pas à l'humain que vous êtes parvenue à saisir ?

Dans la littérature chinoise, les trois plus grands romans, ceux qui sont toujours les plus lus, sont des romans historiques. *Le rêve dans la chambre rouge*, sans doute le plus célèbre, a été écrit au milieu du XVIII^e siècle et place l'intrigue à la fin du XVI^e siècle. Bien que vous ayez mis en doute qu'un auteur du Moyen Age, par exemple, écrivant sur l'Empire romain, puisse avoir du succès aujourd'hui, ce roman continue à être lu avec ferveur dans l'ensemble du monde chinois. Quand j'entends des jeunes Chinois parler de ce roman, j'ai le sentiment que c'est la vérité humaine qui les séduit.

Ma deuxième question concerne l'évolution de la littérature actuelle. J'ai été saisie par votre formule exposant que le roman à la mode voyait le présent comme le point de départ du futur et non plus du tout comme le résultat d'un passé. Pensez-vous que ce soit une tendance irréversible ? Ne croyez-vous pas qu'il ne s'agit que d'une mode qui finira par laisser la place à une autre ? Si je reviens à la littérature chinoise, on trouve à la fois des romans dans le genre de Houellebecq et un regain considérable de romans historiques.

*
* *

Jean Foyer : En définitive, l'histoire n'est-elle pas issue du roman historique et en est-elle actuellement complètement séparée ? Les auteurs anciens d'ouvrages historiques, Thucydide ou Tite-Live, placent dans la bouche de leurs héros des discours que ces derniers n'ont jamais prononcés, ce qui ne nuit nullement à la qualité des dits ouvrages. Cette pratique est du reste encore vivace à l'époque contemporaine et elle est souvent le fait d'auteurs illustres. Dans *Les chênes qu'on abat*, Malraux prête au Général de Gaulle de longues tirades qui, quant au fond, traduisent peut-être la pensée du Général, mais qui, au moins quant à la forme, sont du pur Malraux.

D'autre part, n'existe-t-il pas à l'époque contemporaine une tendance irrépressible à mêler histoire factuelle et imagination romanesque ? Il se trouve qu'invité à des colloques historiques portant sur l'époque contemporaine j'ai, à plusieurs reprises, entendu des historiens réputés reconstituer l'histoire à leur manière et, lorsque je leur indiquais que ce qu'ils rapportaient ne s'était pas déroulé comme ils le disaient et que je leur faisais part des propos que j'avais entendus et tenus,

je me suis heurté à un mur d'incompréhension. N'y a-t-il donc pas une impossibilité absolue de séparer l'histoire du roman historique ?

*
* *

Bertrand Collomb : J'ai noté que vous avez dit de façon très nette que l'histoire n'était pas une science. Je m'attendais à ce que mes confrères historiens contestent ce jugement tranché. D'autant plus que, si l'histoire n'est pas une science, que dire alors des sciences humaines et sociales – que l'on appelait, il n'y a pas si longtemps, les sciences morales et politiques... Proposez-vous donc que nous renommions notre académie « Académie des arts moraux et politiques » ?

*
* *

Réponses :

Il ya des questions sur l'évolution du « roman roman ». Je m'attarderai tout d'abord sur la remarque de M. Amouroux sur *Les Hommes de bonne volonté*. Ce n'était pas un roman historique lorsque Jules Romains l'a écrit, mais bien une grande fresque contemporaine, dans l'esprit des *Thibaud*. Au contraire, quand Anatole France compose *Les Dieux ont soif*, il écrit un roman historique. Certes, quand on veut broser une fresque de son époque, on doit adopter quelque peu la démarche de l'historien, mais on peut se tromper plus facilement qu'avec trois siècles de recul. Il se peut que *Les Hommes de bonne volonté* nous ennueie parce que Jules Romains n'a peut-être pas su réellement saisir l'esprit de son époque et parce qu'il s'est perdu dans les détails. On ne saurait lui en vouloir car il est beaucoup plus aisé de faire un roman sur le XVII^e siècle que sur sa propre époque.

En ce qui concerne les frontières entre le roman historique et l'histoire, il faut garder à l'esprit que les historiens du passé inventaient moins des dialogues que des discours. Récemment, j'ai lu une lettre de Tacite ou de Tite-Live dans laquelle l'auteur explique qu'il est en train de rédiger le discours d'un héros, sans souci de fidélité aux paroles réellement prononcées, mais avec celui de donner à ce discours toute la grandeur qu'il estime devoir lui revenir. C'est Malraux, encore qu'il ne soit pas historien. Malraux est un romancier et il fait du roman avec de Gaulle comme il a fait du roman avec d'autres sujets.

Il est néanmoins vrai que l'histoire a eu du mal à se dégager du roman. Ce n'est en effet peut-être pas l'histoire qui engendre le roman historique, mais je ne crois pas non plus que ce soit le roman historique qui ait engendré l'histoire. Les deux genres ont certes eu du mal à se dégager l'un de l'autre, mais à partir des XVI^e, XVII^e siècles les deux genres s'autonomisent de plus en plus.

En disant que l'histoire n'est pas une science, je suis consciente du côté provocateur du propos, mais je tiens à préciser que l'histoire n'est pas une science au sens normal du mot « science ». Remarquons notamment que l'histoire ne permet pas la prévision. C'est peut-être le cas de toutes les sciences humaines et sociales. Quoiqu'il en soit, l'histoire, si elle est une science, est la science des évènements du passé qui ne se reproduiront jamais, ce qui est très particulier. Si les historiens s'efforcent de traiter leur discipline avec rigueur, il n'en demeure pas moins qu'elle est un art. La preuve en est qu'un élément peu important dans les livres de physique revêt une importance fondamentale dans les livres d'histoire, je veux parler du style. Les grands historiens, et il en est plusieurs ici, ont tous un style remarquable, style qui relève de l'art et non de la science.

En ce qui concerne le choix d'un sujet, j'ai tendance à dire qu'on ne choisit pas un sujet, mais qu'on est choisi par lui. Mais ça ne se fait pas sans peine. En général, il s'agit d'un hasard.

Alors que l'on travaille sur autre chose, on est soudainement saisi par un sujet, mais de longues recherches sont évidemment nécessaires. Je ne sais par contre pas ce qui fait que l'on retient tel sujet et que l'on abandonne tel autre.

Si j'ai privilégié des sujets sur le XVII^e ou sur le XVIII^e siècle, c'est sans doute parce que l'accès aux sources m'était plus facile. N'ayant pas une formation de chartiste, j'ai de fait une timidité face au Moyen Age. Ainsi ai-je abandonné un beau sujet sur la peste noire. Quant à l'Antiquité, je n'ai pas la prétention de pouvoir entrer parfaitement dans la psychologie des hommes de cette époque ; toutefois le nombre limité des sources rend l'accès plus aisé. La seule difficulté est de parvenir à sélectionner ce qu'il faut traduire pour le lecteur contemporain. Faut-il, par exemple, si l'on parle de gladiateurs, appeler « amphithéâtre » un amphithéâtre. Il faudrait dire « les arènes ». Le cirque n'est pas un cirque tel que l'entendent nos enfants, mais un champ de course, or le champ de course antique n'est que peu comparable au champ de course actuel. Le fait de devoir donc traduire sans arrêt des choses élémentaires rend l'écriture sur l'Antiquité très contraignante et difficile.

Pour ce qui est des causes du succès des grands romans historiques, je suis tout à fait d'accord avec Mme Bastid-Bruguière pour dire qu'effectivement c'est l'humain qui joue le plus grand rôle. Si on lit encore *Guerre et paix*, c'est en raison du talent de Tolstoï et parce que nous y trouvons sans doute des invariants de la nature humaine.

Y aurait-il, à l'époque actuelle, une désaffection pour le « roman roman » ? Je ne le crois pas. On est récemment beaucoup revenu au « roman roman », alors qu'à l'époque du « nouveau roman », ce type de roman avait totalement disparu. Je ne discerne pas non plus d'ailleurs de goût particulier des romanciers contemporains pour le roman historique. Cela tient sans doute à une méconnaissance généralisée de l'histoire qui ne permet pas de produire des œuvres de qualité susceptibles de séduire un vaste lectorat. On se contente trop souvent d'ouvrages qui se servent d'un simple vernis historique pour attirer un public trop peu critique. On saisira bien ce que j'entends par là en comparant *Le nom de la rose* et *Da Vinci Code*.

Peut-on considérer certains romans de science-fiction ou d'histoire-fiction comme des romans historiques ? On pense au *Voyageur imprudent* de Barjavel où le héros tente de tuer Napoléon, aux *Oranges de Yalta* où le partage de Yalta se faisait différemment, à *Rêve de fer* où Hitler réussissait comme peintre et finissait ses jours à New-York. Ce genre d'exercice est très stimulant, mais il ne s'agit pas véritablement de roman historique. C'est plutôt ce que j'appellerais le roman fantaisiste.

Que penser des dialogues dans Shakespeare ? Il s'agit là de théâtre historique. C'est un genre différent. La grande tragédie est historique, mais cela n'a jamais été discuté et la tragédie historique n'a jamais connu le discrédit du roman historique. La tradition s'est poursuivie jusqu'à nos jours, notamment dans le théâtre d'Anouilh, de Montherlant ou de Giraudoux. Pourtant, la tragédie historique n'a jamais eu le souci de l'exactitude. Il est piquant de constater que l'on exige beaucoup plus de rigueur historique du romancier que l'on en a jamais exigé de l'auteur de tragédies.

Je ne pense pas que le meilleur romancier historique soit l'homme d'Etat. Il manque en effet à ce dernier la distance nécessaire. Si, par sa vie, il écrit un roman, il ne peut s'agir que d'un roman contemporain. En outre, tous les hommes d'Etat ne savent pas se placer dans une perspective historique qui fait que leur action pourra, ultérieurement, devenir de l'histoire. Ce qui vaut pour un Mitterrand ou un de Gaulle ne vaut pas forcément pour d'autres.

*

* *